

L'ANALYSE DU DISCOURS ET L'ESPACE EUROPÉEN. QUELQUES RÉFLEXIONS

Dominique MAINGUENEAU
Université Paris-Sorbonne

Le champ des études du discours constitue un domaine privilégié quand on veut réfléchir sur les problèmes que pose la définition d'un espace de recherche spécifiquement européen. On est en effet bien obligé de reconnaître que, dans ce domaine, on est habitué à raisonner en termes de frontières nationales (on parle ainsi fréquemment d'« école française » pour l'analyse du discours) ou en termes de mondialisation, mais que l'Europe en tant que telle est rarement prise en compte.

S'agissant des recherches sur le discours, la question des frontières est compliquée par le fait qu'il s'agit d'un domaine foncièrement interdisciplinaire. À l'échelle internationale, les travaux sur le discours mobilisent une foule de chercheurs, et bien au-delà du champ des sciences du langage ; ce qui va à l'encontre du présupposé communément admis en France que l'analyse du discours se trouve dans l'orbite des sciences du langage. Certains préfèrent d'ailleurs s'abriter derrière l'étiquette peu contraignante d'« études de discours », calque de l'anglais « *discourse studies* », plutôt que de recourir à des étiquettes telles que « linguistique du discours » ou « analyse du discours ». Dans ces conditions, on comprend que la question des frontières entre disciplines préoccupe beaucoup plus les spécialistes du discours que celle des frontières entre aires culturelles.

On peut même douter que les études de discours soient homogènes. À mon sens, elles recouvrent trois zones bien différentes, qui correspondent à des types de chercheurs distincts :

1. Une zone qu'on pourrait dire « paraphilosophique », qui comme son nom l'indique n'est pas liée précisément à une méthodologie d'analyse des textes. Pour ceux qui travaillent dans cette perspective, la notion de discours permet de fixer un certain nombre d'enjeux théoriques : ici on peut penser par exemple à « l'archéologie » de Foucault, à la théorie politique de « l'hégémonie » de Laclau et Mouffe, aux travaux de D. Spivak dans le domaine des études post-coloniales...
2. Une zone d'analyse de contenu, qui cherche à caractériser un corpus à l'aide d'un certain nombre de catégories, lexicales ou non. On peut s'étonner de voir évoquée ici l'analyse de contenu, alors même qu'une bonne part de l'analyse du discours s'est constituée contre ses présupposés. Mais quand on observe les recherches qui se réclament de l'analyse du discours, force est de constater que beaucoup – en particulier ceux qui n'ont pas de relations étroites avec les sciences du langage – prolongent en réalité les gestes de l'analyse de contenu : à l'aide d'une grille, ils extraient d'un corpus des informations qui sont censées donner accès à des réalités placées en amont des textes.
3. Entre les approches paraphilosophiques et les approches d'analyse de contenu s'étend la zone qu'on pourrait dire « canonique », celle qui fonde la spécificité des études de discours dans l'espace des sciences humaines et sociales. Dans cette zone, les chercheurs s'efforcent d'articuler les méthodes d'analyse sur les dispositifs de communication et les ressources linguistiques mobilisées par les textes. C'est en général plutôt ce type de recherche qui est rangé sous l'étiquette « analyse du discours ».

On considère en général que l'analyse du discours s'est développée à partir des années soixante. Mais au début il s'agissait de courants extrêmement différents, qui ne communiquaient guère. C'est seulement de manière rétrospective qu'on a pu considérer que ces entreprises convergeaient sur un certain nombre de points. Les approches qui se sont installées durablement dans le paysage intellectuel sont celles qui ont pu s'appuyer sur des méthodologies d'analyse des données linguistiques et textuelles. Or ces appareils méthodologiques se sont développés dans des espaces intellectuels nationaux ; on citera en particulier la linguistique « systémique-fonctionnelle » de M.A.K. Halliday dans l'espace britannique, l'ethnométhodologie et l'analyse des conversations aux USA, et les analyses énonciatives dans l'espace francophone. Mais ces méthodes ont rapidement essaimé bien au-delà de leur espace d'origine, avec néanmoins des zones de diffusion

préférentielles : ainsi la France vers les pays de langues romanes ou le modèle de Halliday dans les pays du Commonwealth.

Aujourd'hui, il est difficile d'appréhender la diffusion des courants d'analyse du discours à partir de divers centres nationaux, même à l'intérieur de l'espace européen ; on est plutôt amené à raisonner en termes de globalisation. Si l'on prend l'exemple de l'Allemagne, le succès qu'y rencontrent aujourd'hui les idées de M. Foucault en matière de discours résulte beaucoup moins d'une diffusion directe depuis la France que de l'influence du post-structuralisme américain, associé souvent à la sociologie de la connaissance de Berger et Luckmann, courant qui participe lui-même à la fois de l'espace germanique et de l'espace nord-américain. Dans quelque pays qu'ils se trouvent, les chercheurs sont désormais au contact de courants d'analyse du discours issus d'aires culturelles très éloignées les unes des autres et sont donc contraints de faire des choix : aucun courant ne peut s'imposer naturellement.

Cette globalisation des études de discours s'est faite progressivement. En considérant la question du point de vue de l'Europe, on peut distinguer sommairement trois phases, avec toutes les simplifications qu'un tel découpage implique :

1. Dans les années soixante ont émergé en Europe et aux USA un certain nombre de problématiques nouvelles, portées par le structuralisme et le succès de la linguistique. En France, ce sont surtout le structuralisme littéraire, la sémiotique inspirée d'A.-J. Greimas, l'analyse du discours lacano-althussérienne (M. Pêcheux), la pensée de J. Derrida ou de M. Foucault qui ont permis de contester sur des modes très variés (il y a loin par exemple du marxisme militant de M. Pêcheux à l'archéologie de M. Foucault) les présupposés traditionnels sur les textes et sur la manière dont il convient de les étudier.
2. Au long des années soixante-dix, une première convergence s'est opérée, essentiellement en Europe, pour constituer un champ spécifique de recherche autour du « discours ». Dans cette conjoncture, les sciences du langage ont joué un rôle essentiel : grammaire de texte, théories de l'énonciation, pragmatique linguistique ont fourni un outillage conceptuel et méthodologique d'une grande richesse. C'est aussi la période où la référence à la pensée de M. Bakhtine a commencé à devenir importante. Cette première convergence a été renforcée par le développement de domaines comme l'étude des langues de spécialité (le domaine du « LSP » anglo-saxon) ou l'étude des médias, de la « communication ».

3. À partir des années quatre-vingt, les problématiques américaines apparues dans les années soixante pénètrent massivement en Europe, en particulier l'étude des conversations et l'ethnographie de la communication. Il se développe peu à peu un véritable champ mondialisé d'études sur le discours, dans lequel il est beaucoup plus difficile de se repérer. Ce mouvement va de pair avec une accentuation du caractère interdisciplinaire de la recherche et un élargissement considérable des types de corpus pris en compte : les interactions orales mais aussi, sur le pôle opposé, des types de textes qui étaient traditionnellement réservés aux facultés de lettres (textes littéraires ou philosophiques, en particulier). Témoin de cette évolution, la parution en 1985 d'un *Handbook of discourse analysis* en plusieurs volumes publié par T. Van Dijk. Ce recueil regroupait sous un même label – « *discourse analysis* » – des contributions extrêmement diverses issues pour l'essentiel d'Europe et des USA. Significativement, l'introduction de l'ouvrage n'accordait guère d'importance à la question des frontières nationales, encore moins à l'aire culturelle européenne.

Il est vrai qu'il était devenu beaucoup plus difficile de raisonner en termes de frontières nationales. Aujourd'hui, on est bien obligé de parler de réseaux transnationaux, avec toutes les hybridations que cela peut entraîner. C'est ainsi par exemple que le courant lacanalthussérien de M. Pécheux, progressivement marginalisé en France, s'est développé au Brésil dans une configuration très différente, ou que la « *Critical Discourse Analysis* », d'origine européenne, a connu une expansion considérable dans l'ensemble de l'Amérique latine.

Un effet prévisible de cette globalisation, qui fait coexister les courants les plus variés dans un même espace, est l'éclectisme méthodologique. C'est particulièrement visible dans la *Critical Discourse Analysis*, qui ne se définit pas par ses méthodes mais par une préoccupation d'ordre politique, au sens large. R. Wodak et M. Meyer le soulignent dans leur manuel *Methods of Critical Discourse Analysis* :

It is important to stress that CDA has never been and has never attempted to be or to provide one single or specific theory. Neither is one specific methodology characteristic of research in CDA. Quite the contrary, studies in CDA are multifarious, derived from quite different theoretical backgrounds, oriented towards different data and methodologies. Researchers in CDA also rely on a variety of grammatical approaches. (2010 : 5)

De fait, pour un nombre croissant de chercheurs, l'analyse du discours se présente comme une grande boîte à outils dans laquelle on puise à volonté en fonction de son corpus et de ses objectifs, indé-

pendamment de toute considération d'ordre philosophique ou culturel. On parle ainsi communément d'« approches » (en anglais « *approaches* »), terme qui présente l'avantage de lisser la différence entre présupposés théoriques et méthodes, de faire l'économie de notions telles que « discipline » ou « courant ». Deborah Schiffrin, par exemple, dans son manuel précisément intitulé *Approaches to Discourse* (1994) établit une distinction entre deux niveaux : celui de « l'analyse du discours », qui chez elle correspond à peu près à ce qu'on appelle aujourd'hui communément « études du discours », et un nombre ouvert d'« approches » qui spécifient cette dernière. On notera que chez elle les études de discours sont fortement enracinées dans les sciences du langage, postulat qui ne serait pas partagé par l'ensemble des « discursivistes ».

Les « approches » que distingue D. Schiffrin sont les suivantes : (a) « *speech act approach* » ; (b) « *interactional sociolinguistics* » (Gumperz, Goffman) ; (c) « *ethnography of communication* » (Hymes) ; (d) « *pragmatic approach* » ; (e) « *conversation analysis* » ; (f) « *variationist approach* » (Labov). On le voit, cette liste associe des travaux qui, pour beaucoup, relèvent de disciplines distinctes (sociologie, linguistique, ethnologie, sociolinguistique, etc.). En outre, il s'agit d'une liste hétérogène : il n'est pas évident que la théorie des actes de langage ou la pragmatique se situent sur le même plan que l'analyse des conversations ethnométhodologiste ; il serait plus réaliste de considérer qu'elles font partie des ressources communes à de multiples courants, d'établir une distinction entre les « approches » proprement dites, indexées par les noms propres de quelque figure majeure, et les ressources qui sont disponibles pour l'ensemble des études de discours : genre de discours, cohérence/cohésion textuelle, typologie des discours, polyphonie, actes de langage, théorie de la politesse, etc.

D'un point de vue didactique, ce mode de présentation en termes d'approches est commode dès lors que le public cible est celui d'étudiants en quête de méthodes pour analyser leurs corpus. Mais en gommant les différences entre les facteurs d'hétérogénéité, il peut induire une conception discutable des études de discours : celle d'un vaste marché où s'exercerait une concurrence généralisée ; chaque producteur y propose son « approche » à des consommateurs qui font leur choix individuellement en fonction de leurs besoins. En outre, il peut donner à certains l'illusion qu'il existerait des objets stables, des corpus qui pourraient être analysés à travers diverses « approches », dont chacune met en évidence tels ou tels types de phénomènes.

Dans un tel type de présentation, il n'y a aucune place pour les traditions culturelles nationales, et encore moins pour des traditions

liées à l'Europe. L'opposition qui est couramment utilisée dans la philosophie de langue anglaise entre la philosophie analytique et une philosophie européenne qui serait « continentale » – terme qui recouvre des traditions philosophiques très diverses issues pour l'essentiel d'Allemagne et de France¹ – ne fait qu'aggraver les choses, puisque cette opposition, en groupant philosophes américains et britanniques, ôte toute consistance à un espace de pensée spécifiquement « européen ». Dans ces conditions, on voit mal comment définir un niveau intermédiaire entre le niveau national et le niveau global.

Il me semble néanmoins que l'Europe, quelle que soit sa diversité, peut être un lieu propice au développement de modes d'appréhension du discours qui tranchent sur ce qu'on pourrait appeler le « *mainstream* » des études de discours. Au niveau international, ces dernières sont en effet dominées par un certain nombre de présupposés issus pour la plupart des courants nord-américains qui, comme tous présupposés, passent indument pour des évidences.

L'une de ces fausses évidences est que l'analyse du discours se doit d'ignorer un certain nombre de pratiques discursives jugées marginales, par exemple les textes religieux, littéraires ou philosophiques quand ceux-ci ne se présentent pas sous la forme de genres relevant de l'interaction orale. On peut soutenir au contraire que l'analyse du discours doit être l'analyse de *tous* les types de discours, une théorie de l'irréductible diversité des pratiques discursives. Par sa longue tradition d'études philologiques et de commentaires de textes, l'Europe est à même d'assumer pleinement cette diversité du discours, en prenant en compte à la fois les conversations « ordinaires » et les genres de discours les plus institutionnels, en reconnaissant la légitimité de ces deux régimes discursifs, sans privilégier l'un ou l'autre au motif qu'il définirait les normes de la « vraie » communication.

Les traditions intellectuelles européennes sont également propices à une inscription des textes dans l'histoire. Pour des raisons parfaitement compréhensibles, la plupart des recherches sur le discours se font dans certains domaines (l'éducation, la santé, le travail social, le marketing, les politiques publiques sur l'immigration ou la protection des minorités, etc.), domaines où l'on peut espérer des applications bénéfiques à la société et qui à ce titre sont sources de crédits de

1. On jugera aisément de l'hétérogénéité de cet ensemble qui regroupe des courants de pensée aussi divers que la phénoménologie de Husserl ou de Merleau-Ponty, l'ontologie de Martin Heidegger, la psychanalyse de Freud ou Lacan, la critique généalogique de Nietzsche ou Michel Foucault, l'existentialisme, le marxisme, le structuralisme dans les sciences humaines, la sémiologie, la théorie critique de l'École de Francfort, l'herméneutique de Gadamer ou Ricœur, la déconstruction de Jacques Derrida, une bonne part de la philosophie féministe, etc.

recherche. Mais on ne saurait en inférer que les textes dont l'étude implique une profondeur historique soient marginaux. Dans un livre qui présente diverses méthodes d'analyse critique du discours (deux universitaires autrichiens, M. Reisigl et R. Wodak (2009), présentent leur méthode sous le label « *the Discourse-Historical Approach* » (siglée en DHA). Or en lisant leur présentation, on s'aperçoit qu'il ne s'agit nullement d'une étude de textes d'époques révolues ou d'une analyse du discours des historiens mais seulement d'une approche qui réfléchit en termes de pouvoir et d'idéologie en prêtant une attention particulière aux genres de discours et à l'interdiscours. Manifestement, l'emploi de l'étiquette « *historical* » n'est pas ici nécessaire. Si les auteurs y recourent, c'est, semble-t-il, qu'ils considèrent qu'en sortant des contextes des interactions de la vie quotidienne, en s'inscrivant dans le sillage de l'École de Francfort, ils s'écartent du « *mainstream* », d'une analyse du discours « normale ». Mais on pourrait tout aussi bien soutenir que la prise en compte de la dimension historique des corpus fait partie intégrante de toute analyse du discours et que cela ne devrait pas constituer un critère discriminant.

Un troisième et dernier point sur lequel l'espace européen peut montrer la spécificité de son abord du discours est la question de la subjectivité. Certes, la mise en cause de la conception classique du Sujet est une composante de la plupart des théorisations sur le discours, dans quelque pays que ce soit. Mais le plus souvent on préfère raisonner en termes d'*identités* multiples ou de *rôles*, sans poser frontalement la question de l'instance qui soutient le discours. Or sur ce point l'Europe, plus précisément l'Europe « continentale », dispose avec la psychanalyse et les théories de l'énonciation linguistique de ressources conceptuelles intéressantes pour l'étude du discours. En France, en particulier, l'émergence de l'analyse du discours dans les années soixante a été étroitement liée à la théorisation lacanienne du Sujet. Quant aux théories de l'énonciation, elles présentent l'avantage d'articuler naturellement système de la langue et activité discursive, une articulation qui est au cœur de toute entreprise d'analyse du discours conséquente.

Conclusion

Les études de discours sont du discours ; à ce titre, elles doivent appliquer à elles-mêmes les catégories auxquelles elles recourent pour analyser le discours. Cela implique en particulier de reconnaître qu'il n'y a rien de naturel et de neutre dans leur appréhension du discours, que le monde qu'elles construisent est inévitablement au service d'intérêts socialement et historiquement situés, que d'autres manières

de faire et de penser sont possibles. La préservation d'aires de production intellectuelle diverses, qui échappent à toute opposition simple entre le global et le local, ne peut qu'être bénéfique à la qualité de la production scientifique. Il est permis de penser que – telle l'émergence d'espaces de recherche nouveaux comme la Chine, l'Inde, ou l'Amérique latine – la prise de conscience des possibilités qu'offrent les traditions intellectuelles européennes va dans ce sens.

Références

- SCHIFFRIN Deborah, 1994, *Approaches to Discourse: Language as Social Interaction*, London, Blackwell.
- SPIVAK Gayatri Chakravorty, 1990, *The Post-Colonial Critic: Interviews, Strategies, Dialogues*, London, Routledge.
- SPIVAK Gayatri Chakravorty, 1999, *A Critique of Post-Colonial Reason: Toward a History of the Vanishing Present*, Harvard, Harvard University Press.
- VAN DIJK Teun, 1985, *Handbook of Discourse Analysis*, 4 vol., London, Academic Press.
- WODAK Ruth and MEYER Michael, (2001) 2009, *Methods of Critical Discourse Analysis*, London, Sage.
- REISIGL Martin and WODAK Ruth, (2001) 2009, "The discourse-historical approach (DHA)", in R. Wodak and M. Meyer (eds), *Methods in Critical Discourse Analysis*, p. 87-121.